

Souvenirs d'un enfant immigré



Je me souviens d'Amans

Un ami massicois issu de l'immigration italienne des années 1930 a raconté l'histoire de sa famille pour ses petits-enfants et ses amis. Il souhaite rester anonyme mais nous a fort obligeamment communiqué ce récit dont nous vous présentons aujourd'hui des extraits. Un grand merci à lui pour ce témoignage extrêmement intéressant.

... du côté de mon père ...

Mon grand-père Giovanni était un enfant abandonné confié à l'Assistance Publique. Il avait épousé Giuseppa alors qu'ils avaient déjà deux garçons ; ils vivaient dans la misère et la faim qui sévissait en permanence pour les gens pauvres dans ce pays. C'est pourquoi ils avaient décidé d'émigrer au Brésil où il y avait un besoin croissant de main d'œuvre dans les plantations de coton et de café en plein essor, alors même que l'abolition de l'esclavage en 1888 tarissait sérieusement la source d'approvisionnement en esclaves. Le Brésil manquant de main d'œuvre et l'Italie en possédant trop étaient faits pour s'entendre. Les deux pays avaient donc conclu des accords visant à faciliter l'émigration italienne vers ce lointain pays.

Beaucoup d'italiens en quête d'un avenir meilleur saisirent cette opportunité et ceux qui seront mes grands-parents furent de ceux-là.

C'était dans les années 1890. Ils avaient embarqué dans le port de Gênes, avec leurs deux enfants premiers nés, sur un transatlantique qui servait antérieurement à l'acheminement des esclaves et, en un mois ou plus, avaient effectué la traversée de l'océan dans des conditions similaires à celles réservées à leurs prédécesseurs esclaves.

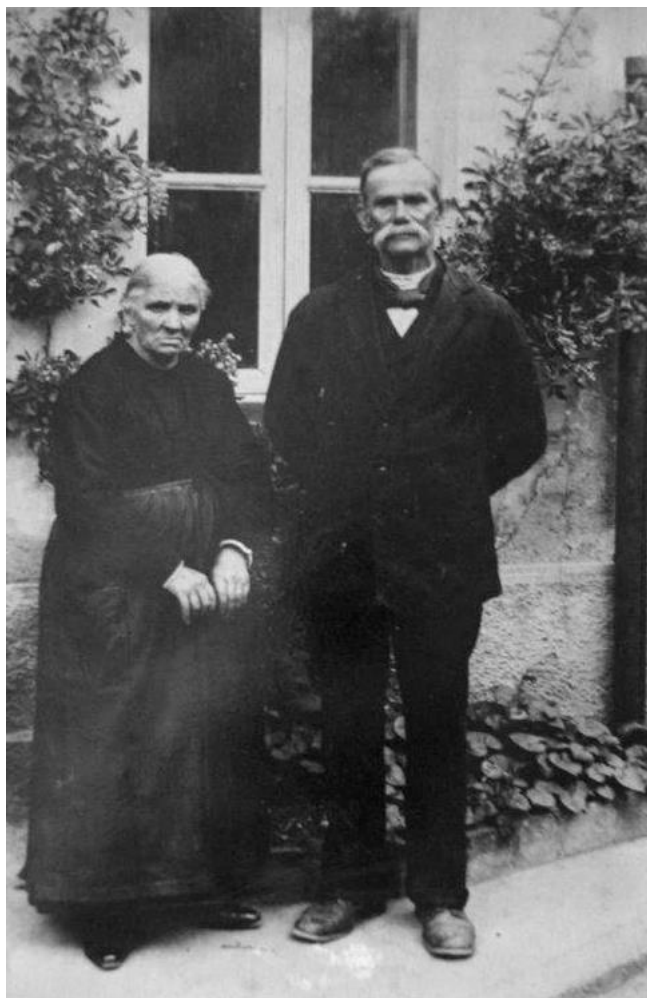
Leurs deux enfants n'avaient pas résisté à l'épreuve et étaient morts durant la traversée. Leurs parents avaient dû se plier à la règle qui voulait que tout mort soit jeté à la mer pour éviter la propagation des épidémies à bord.

Arrivés au port, des « Padroni » les attendaient et les recrutaient pour le compte des « Fazendeiros », grands propriétaires terriens qui pratiquaient la culture du café dans la région de São Paulo.

Mes grands-parents étaient ainsi arrivés dans une « fazenda » où ils y avaient travaillé dur, abattant les arbres d'une forêt vierge pour y planter et cultiver le café pour des « fazendeiros » qui avaient tendance à conserver vis à vis d'eux les habitudes de faire qu'ils avaient avec les esclaves...

Ils étaient restés quelques années au Brésil, le temps d'avoir deux nouveaux enfants et constituer des économies suffisantes pour rembourser l'avance de leurs frais de voyage aller, payer leur voyage de retour et convertir le reste de leurs économies en un lingot d'or, ce qui était courant à une époque où les mines d'or étaient en plein essor. Ma grand-mère serait volontiers restée au Brésil mais mon grand-père avait été saisi de la nostalgie du pays et avait préféré y retourner.

De retour à Calcinate en Lombardie, leur lingot d'or leur avait permis d'acheter une ferme, dite « Sul



Chério »¹ située en bordure du torrent du même nom.

Ici naîtront neuf nouveaux enfants, l'avant dernier de la fratrie, « Giovanni » deviendra mon père et le dernier, Angelo, sera plus tard mon parrain.

Au village on disait de mes grands-parents paternels qu'ils avaient bien réussi leur vie et qu'ils avaient bien préparé et aidé leurs onze enfants vivants à s'établir à leur tour.

De mon grand-père on disait qu'il était un personnage atypique. Pensez donc, à son époque il possédait des livres, savait les lire, et aimait le faire !

Très estimé dans le village, il était considéré comme un personnage serviable, de bon conseil, apprécié pour sa sagesse et connu pour son fort caractère, ce en quoi ma grand-mère ne lui cédait en rien.

Leur ferme « Sul Cherio », berceau de la famille, est aujourd'hui encore exploitée par l'un de nos petits cousins.

... du côté de ma mère ...

Ma mère, Antonia, est née à Canussio dans la province du Frioul. La famille comptait sept enfants : six filles dont ma mère et un seul garçon.

A l'origine de la famille, un dénommé Marco serait né peu avant l'an 1700 en Slovénie. Berger de son état, son père l'avait chargé d'aller vendre son troupeau de chèvres dans ce qui est aujourd'hui la province du Frioul en Italie. Marco avait bien vendu les chèvres mais avait gardé l'argent pour lui, restant sur place où il avait épousé une certaine « Donna



Giacoma » avec qui il avait ouvert une auberge à Poiana. Cette maison familiale de Poiana serait toujours habitée par des cousins à nous issus de sa descendance. Marco serait donc le plus ancien émigré connu dans la famille de ma mère.

En épousant ma grand-mère, mon grand-père Angelo avait rejoint sa belle-famille vivant à Canussio dans une de ces fermes collectives habituelles en Italie regroupant une dizaine de familles vivant côte à côte dans des bâtiments communs. Celle de sa femme pratiquait spécialement l'élevage des vers à soie et la culture du riz pour lesquelles les petites mains des femmes et des enfants étaient préférées à celles des hommes si bien qu'il n'y avait pas de place ici pour lui.

De ce fait, tandis que sa famille était occupée à élever les vers à soie et à cultiver le riz, mon grand-père émigrerait à la belle saison en Allemagne où il exerçait le métier de maçon et retournait en hiver auprès de sa famille et belle-famille où il exerçait celui de tueur de cochons dans les fermes avoisinantes.

... quand mon père a rencontré ma mère...

Mon père et ma mère se sont rencontrés à Monza près de Milan où lui terminait son service militaire tandis qu'elle était bonne à tout faire au service d'une riche famille bourgeoise d'émigrés grecs.

N'étant pas originaires de la même province ils avaient eu quelques problèmes pour communiquer entre eux. Il faut en effet savoir qu'en Italie la langue maternelle de tout enfant n'est pas l'italien mais

¹ prononcer Kério

le dialecte de sa propre province. Ainsi, mon père étant « bergamasque » et ma mère « frioulane » n'auraient pas pu se comprendre si chacun avait utilisé son propre dialecte tant il était différent de l'autre. Ils avaient donc dû communiquer en italien ce qui pour eux était équivalent à s'exprimer dans une langue étrangère. Bien que n'étant pas allés longtemps à l'école ils en avaient appris les rudiments avant d'avoir été obligés de la parler par la force des choses, durant son service militaire pour mon père et durant son service de bonne chez ses employeurs grecs pour ma mère. Ayant pris l'habitude de parler l'italien entre eux, ils l'avaient également prise avec nous si bien que l'italien fut aussi notre langue maternelle. Cette particularité nous différenciera des enfants des autres familles italiennes émigrées auxquels les parents le plus souvent issus de la même province, transmettaient leur dialecte à leur progéniture.

... pourquoi émigrer en France ?

Avant même de connaître ma mère, mon père savait qu'il n'y avait pas de place pour lui « Sul Cherio » où ses quatre frères aînés étaient déjà installés. C'était dans les années 1930. Or, à cette époque la France manquait dramatiquement de main d'œuvre consécutivement à la guerre de 14/18 qui avait massivement fait disparaître les hommes dans la force de l'âge et que ceux qui avaient survécu hésitaient à avoir des enfants si cela devait être pour en faire « de la chair à canon... ». Il s'en était suivi une forte dénatalité notamment dans les campagnes où plusieurs domaines agricoles restaient à l'abandon faute de bras pour les cultiver. La France manquait aussi dramatiquement d'artisans et d'ouvriers tant pour la reconstruction de ses infrastructures détruites ou endommagées par la guerre que pour répondre aux besoins de son développement industriel dans les secteurs des mines et ceux de l'industrie métallurgique lourde alors en plein essor.

A l'opposé, l'Italie pays traditionnellement catholique ayant conservé son habitude des familles nombreuses bénéficiait toujours d'un taux de natalité élevé. Comparativement à la France et à l'Allemagne, la guerre n'avait pas aussi dramatiquement affecté sa population masculine ni si gravement détruit ou endommagé ses infrastructures. Son absence de ressources minières l'avait de surcroît tenue à l'écart d'un développement industriel qui maintenant offrait massivement des emplois dans les pays voisins.

Tout cela faisait que l'Italie avait beaucoup de bras en trop, tandis que la France en manquait cruellement. Les deux pays étaient donc ici aussi faits pour s'entendre et l'épopée de l'émigration de mes grands-parents vers le Brésil allait se reproduire avec celle de mes parents vers la France, dans des conditions toutefois plus faciles et moins risquées, ne serait-ce que parce qu'il n'y avait pas d'océan à traverser aussi bien à l'aller qu'au retour si nécessaire. Mais au-delà, à Agen où arriveront mes parents, les deux Pays avaient mis en place une structure d'accueil pour les émigrants réunissant un Consulat Italien chargé de résoudre les problèmes administratifs des arrivants, et une Mission Catholique Italienne pour veiller au Salut de leurs Âmes. Quant au recrutement des candidats, les deux pays avaient escompté qu'il se ferait par le bouche-à-oreille, les émigrés en place faisant signe à leur famille, frères, sœurs, amis et connaissances, les encourageant à les rejoindre, se chargeant de les accueillir à leur arrivée et souvent même de trouver pour eux l'employeur qui les attendait à leur arrivée.

Cinq enfants de la fratrie de mon père avaient ainsi quitté l'Italie pour la France, en quête d'un travail qui leur permettrait de fonder une famille et de la faire vivre décemment.

... l'arrivée en France de mon père e...

Mon père est arrivé en France en 1931, deux ans avant l'arrivée de ma mère. Il y était attendu par sa sœur Maria et son frère Luigi qui avaient déjà émigré et soigneusement préparé son arrivée dans ce Département où la pénurie de main d'œuvre paysanne était particulièrement cuisante. A l'origine de la filière d'émigration par laquelle ils étaient arrivés, il y avait un riche propriétaire terrien de la région de Calcinate qui s'inquiétait à la fois de la montée du communisme et de celle du fascisme, ce qui le faisait craindre pour ses biens.

Décidant de ne pas conserver tous ses œufs dans un même panier, il avait fait l'acquisition dans le Gers d'un château et de ses fermes qu'il entendait organiser sur le modèle des fermes collectives italiennes. Il y avait installé un « mezzadro » de sa connaissance, entendez un régisseur, à qui il avait confié la supervision de l'exploitation du domaine. Restait à trouver la main d'œuvre. Connaissant bien la situation de chômage qui régnait au niveau des jeunes gens de sa région, ce propriétaire avait proposé aux intéressés de venir travailler chez lui en France, ce qui était évidemment rassurant.

Luigi qui venait d'épouser ma tante Maria, une sœur de mon père, était ainsi venu chez lui « en éclaireur ». Avec Maria, ils étaient convenus qu'au bout d'un an, soit il retournerait auprès d'elle en Italie, soit elle viendrait le rejoindre en France, ce qu'elle avait fait. La pompe de l'émigration de la fratrie de Calcinate était amorcée ... « Giudita », autre sœur de mon père, célibataire, arriva la première chez Maria mais préféra rapidement retourner en Italie. Ce fut ensuite le tour de Luigi, puis celui de Giovanni, mon futur père, et en dernier, en 1934, celui d'Angélo mon futur parrain, chacun étant attendu et accueilli par ses frères et sœurs l'ayant précédé.

Mon père était ainsi arrivé à Massi chez son frère Luigi chez qui il était resté quelque temps avant de partir domestique agricole à Sainte-Colombe où le rejoindra ma mère et chez qui ils resteront jusqu'en 1934.



... l'arrivée de ma mère ...

Ma mère n'avait aucune envie particulière d'émigrer en France, mais voilà... elle était simplement venue en 1933 rejoindre son « coquin », portant dans ses bras Angelo, le fruit de leurs coupables amours italiennes ... L'affaire avait fait du bruit dans les chaumières, ma mère refusant de partir le rejoindre en France tant qu'il ne l'aurait pas épousée. Cela avait pris du temps, mais le mariage fut finalement célébré à distance, par correspondance, mon père étant en France et ma mère en Italie. L'administration avait en effet prévu une procédure simplifiée qui évitait les voyages et les frais en permettant aux « fiancés » de se marier selon la procédure dite « par procuration ». Le jour dit, mon père s'était ainsi rendu au consulat italien d'Agen en présence de deux témoins pour affirmer sa volonté d'épouser ma mère et de reconnaître la paternité de leur enfant Angelo. Le consul d'Agen avait donc enregistré l'acte de consentement et l'avait fait parvenir au curé de Madrisio qui, en Italie, était chargé de toutes les formalités tant administratives que religieuses. Le 17 Avril 1933 alors que mon père était allé à l'église pour y entendre la Sainte Messe, le curé de Madrisio avait célébré celle de son mariage avec ma mère ci-présente selon le rite de la très Sainte Église Catholique. Les messes étant dites, Giovanni et Antonia désormais unis par les liens sacrés du mariage, ma mère était venue rejoindre son mari.



...que sont-ils devenus ?

Lors de la déclaration de la guerre de 39/45, la famille de la tante Maria et celle de l'oncle Angelo avaient jugé plus prudent de retourner en Italie. La famille de Maria était retournée à Calcinate et ne l'a plus quitté. Dès son retour en Italie mon parrain Angelo fut aussitôt appelé sous le drapeau italien et partit faire la guerre en Éthiopie. De retour de la guerre, il reprendra avec sa famille le chemin de l'émigration pour aller s'installer cette fois définitivement en Belgique où elle viendra grossir les rangs des nombreux émigrés italiens venus ici trouver un emploi dans les mines et les usines sidérurgiques qui attendaient leurs bras. Sa connaissance du français lui avait entre-autre permis de servir d'interprète entre les ouvriers dont il faisait partie, et la direction de la gigantesque aciérie à Ougrée, proche de Liège.

... cousins cousines...

Seul de la fratrie de mon père à être resté en France, nous n'avions comme cousins germains de ce côté-là que les enfants de notre oncle Luigi. Par contre, si ma mère avait été la seule de sa fratrie à émigrer en France, deux de ses tantes avaient avant elle émigré en France. De leur descendance connue nous avons hérité de deux groupes de familles de cousins germains pour ma mère et de cousins plus éloignés pour nous tant généalogiquement que géographiquement.

... les cousins de Sempot ...

La famille de notre oncle Luigi et de sa femme Dina était venue en 1948 s'installer à Sempot, une grande ferme bien visible depuis chez nous sur le coteau d'en face. Il suffisait d'une petite heure de marche à pied à travers champs pour se rendre chez eux si bien que nous étions pratiquement voisins. Mais ce n'est pas pour autant que l'on se rencontrait souvent. Il y avait de multiples raisons à cela. En effet avec huit enfants chez nous et onze chez eux il n'était pas possible de se rendre visite au complet et les rencontres, quand elles avaient lieu, ne pouvaient se faire qu'à effectifs réduits. Il y avait aussi le fait que tant pour mon père que pour mon oncle pour qui le travail était la priorité des priorités, il était difficilement concevable de se rencontrer pour le seul plaisir de bavarder. Il y avait aussi le fait que nous n'allions pas à la même école ni à la même église, si bien que nous n'avions pas l'occasion de ne nous retrouver sur les mêmes routes, sur les bancs d'école ou dans la cour. Les aînés de nos cousins, Jean, Olivier dit Olive, Yvonne et Marcel, venaient cependant de temps en temps nous rendre visite à l'improviste, bonne occasion de faire une pause dans notre travail. Les visites de René, dit le Barbu vu qu'il l'était, étaient plus rares. Il faut dire qu'avec sa stature colossale, sa grosse voix et son impressionnante barbe il nous faisait un peu peur. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une cueillette de champignons dans leur bois avec mon frère Mario, nous avons décidé d'aller jusqu'à Sempot. Nous voyant arriver, René avait ordonné à son redoutable chien réputé féroce : « Va-s'y Fami ! Bouffe-les ! » ... Heureusement Fami ne devait pas avoir faim ce jour-là et René, riant dans sa barbe, fier de son coup, nous avait ensuite conduits en sécurité jusqu'à la porte d'entrée de la cuisine ! Tout cela avait fait que malgré notre proximité géographique nous ne nous rencontrions que rarement avec ces cousins.

... la cousine Angéline ...

Nièce de ma mère, Angéline était donc notre cousine germaine, celle que nous fréquentions d'autant plus qu'elle avait séjourné un an chez nous avant d'épouser Berto. Elle faisait partie intégrante de notre famille et avait particulièrement beaucoup d'affection pour ma mère qui la lui rendait bien. Ayant toujours habité à portée de bicyclette de chez nous, elle était de toutes nos réunions de famille et venait souvent aussi nous rendre visite spontanément, toujours prête à nous rendre service.



... les cousins de Gazinet ...

Avec les cousins de Gazinet nous allions changer de niveau de parenté et nous situer au niveau des cousins « au second degré et au-delà ». Ils étaient issus de l'émigration en France d'une tante de ma mère « la Zia Santa, Rosa ». De fil en aiguille et par la filière du bâtiment, sa famille avait abouti à Gazinet, à proximité de Bordeaux où ses filles Ida, Irma, Eveline et son fils Guerino fonderont à leur tour leur propre famille.



Les cent-quarante kilomètres qui nous séparaient d'eux faisaient que les visites réciproques ne

pouvaient pas être fréquentes mais restaient possibles en faisant quatre kilomètres à pied pour aller à Goulens prendre la micheline jusqu'à Agen, de là prendre le train jusqu'à Bordeaux, et d'ici prendre une correspondance pour « finir d'arriver » à la gare de Gazinet « à deux pas » de la porte de la maison de « la Ida » et de son mari... Plus tard, avec l'auto, les visites deviendront à la fois plus faciles et plus fréquentes.

Les cousins de Gazinet étaient nos cousins par excellence, nos invités permanents qui savaient qu'ils pouvaient arriver chez nous sans nous en avertir pour « nous en faire la surprise », qui pouvaient rester autant qu'ils voulaient sachant que dans ce cas-là ils seraient astreints à travailler avec nous dans les champs car il n'y avait rien d'autre à faire ici. Chacune de leur visite était un événement que nous attendions avec impatience. Eveline et son mari Jean, un pur basque, n'ayant pas d'enfants, étaient ceux qui venaient le plus facilement. Ma mère et elle s'entendaient à merveille si bien qu'Eveline sera même la marraine de Jean-Pierre. Nous rendre visite n'était guère plus difficile pour Guérino, sa femme et leur fille Tina, mais cela était bien plus problématique pour Ida et son mari eu égard à leurs charges de famille, si bien que c'était aussi une bonne raison pour nous d'aller leur rendre visite à Gazinet. C'était toujours une grande joie que de se retrouver avec eux pour toutes les grandes et moins grandes occasions de fêtes de famille.

... les cousins de Maurienne ...

Bien que tardivement et grâce notre une auto, nous avons noué le contact avec un groupe des cousins dits « de la Maurienne », tout à fait analogue à celui de Gazinet et d'ailleurs aussi cousins avec eux. Ici, c'était en effet « la Zia Assunta » sœur de « la Zia Santa, Rosa » qui en était à l'origine. Cette tante de ma mère avait abouti ici par la filière de la Société Pechiney à une époque où celle-ci allait dans le Frioul recruter de la main d'œuvre ouvrière dont elle avait besoin pour sa gigantesque usine de fonte d'aluminium de Saint-Jean de Maurienne et dont elle ramenait les familles par trains entiers dans cette vallée. Ses trois filles cousines germanes de ma mère, Norine, Maria et Antoinette dite « Nanette » avaient par la suite élu domicile dans cette vallée. Ils habitaient trop loin de chez nous pour que l'on puisse leur rendre souvent visite et c'est sans doute pourquoi nous n'avions jamais cherché à prendre contact avec eux avant d'avoir une auto. Mais dès lors, nous ne manquions jamais de passer par Chambéry afin de rendre visite à chacun à Saint-Jean-de-Maurienne, Saint-Michel-de-Maurienne et Modane en allant ou revenant d'Italie, et parfois aussi pour aller spécialement leur rendre visite chez eux. Il n'y avait dans cette vallée aucune famille dont l'un ou plusieurs des leurs ne travaille dans les usines Pechiney ou dans la soufflerie de Modane. Je me souviens qu'Henri, le mari de Nanette, nous avait fait un jour visiter l'usine Pechiney de Saint-Jean de Maurienne où il travaillait

tandis qu'une cousine nous avait fait découvrir depuis la route, tout au fond de la vallée, la soufflerie de Modane où elle était employée, laquelle soumettait les ailes d'avion à l'épreuve de la vitesse de l'air afin de mettre au point leur profil et en tester la résistance. Pour nous qui n'avions jamais jusque-là visité d'usine, ce fut la découverte d'un monde inimaginable. Outre la découverte de la montagne et de sa vallée encaissée, ce qui nous avait aussi impressionné était la quantité de bolets (nommés « tête de nègre » par les français et « porcini » par les italiens) qu'Henri ramassait dans les bois surplombant la ville. Mais plus surprenant encore était que le cousin Henri dise « boire un canon » pour « boire un coup » et mange la salade verte en entrée de repas alors que nous la mangions à la fin !

Plusieurs années plus tard, ce fut par contre la consternation quand nous avons appris que notre cousin, le mari de Norine, était tombé dans une cuve d'aluminium dont il conduisait la fonte, et avait dans l'instant été englouti dans la masse liquide de métal en fusion portée à plus de mille degrés. Personne n'avait pu faire quoi que ce soit, ni même retrouver la trace de ses cendres disparues dans celles du métal.

... les amis ...

Bien que sans lien de parenté, nous entretenions avec la famille D. de Carqueiranne des liens aussi forts que s'ils avaient été nos cousins.

En voici l'histoire. Elle avait commencé en Italie fin 1943 au moment où les affaires de Mussolini commençaient à mal tourner et où ma mère s'était rendue en Italie rendre visite à sa famille. Dans le train qui la ramenait vers la France, elle s'était trouvée en compagnie d'une dame, Maria, qui elle-même était allée en Italie confier à ses parents la garde de son fils Lucien premier-né en attendant la naissance de son prochain bébé. Toutes les deux étaient enceintes et avaient sympathisé. Mais le jour même où elles étaient dans ce train, Mussolini avait interdit à tous les italiens de passer en France.

À l'arrivée à la frontière de Vintimille leur train avait été bloqué en gare sans possibilité d'aller plus loin. Ma mère et sa compagne de voyage, avaient donc dû descendre à quai. Là des passeurs attendaient discrètement les voyageurs piégés, leur proposant de leur faire passer clandestinement la frontière, évidemment moyennant finance. Ma mère n'en ayant pratiquement plus, Maria avait payé pour les deux. Elles avaient ensuite dû marcher dix heures en pleine nuit, valise en main et bébé dans le ventre, contournant le poste frontière par un chemin de montagne avant de pouvoir arriver enfin chez une cousine de Maria qui, par chance, habitait peu après le poste de douane français. Elles y étaient restées deux jours pour récupérer des forces, ce après quoi elles avaient pu reprendre un train et continuer ensemble leur voyage. Elles s'étaient quittées à Toulon d'où ma mère avait pu continuer son retour vers Amans tandis que Maria avait regagné son chez-soi à Carqueirane, laissant donc son fils Lucien prisonnier chez ses grands-parents derrière la frontière. Une amitié très forte était née entre elles et cette amitié s'étendit aussitôt entre nos deux familles. Maria accouchera de son fils Alessandro tandis que ma mère accouchera de notre sœur Marie. Quoi de surprenant si Maria et son mari Honorato furent invités chez nous en qualité de parrain et marraine pour le baptême de notre petite sœur prénommée « Maria, Antoinetta ».

Mais dans cette période trouble, beaucoup de familles italiennes vivant en Provence désormais occupée par les Allemands, craignant le pire, avaient amorcé un exode vers la zone moins exposée où nous habitions. Maria et sa famille étaient ainsi arrivés chez nous et nous les avons hébergés un temps en tant que réfugiés. Depuis ces jours-là, à chaque printemps ils ne manquaient pas de nous envoyer une grande corbeille en roseau de leur fabrication vu qu'ils étaient vanniers de métier, garnie des premiers mimosas de la Côte d'Azur à laquelle nous répondions par l'envoi d'un colis de charcuterie de notre premier cochon tué de l'année.

... et aussi ...

Une autre famille était aussi des amis privilégiés. Habitant à Agen, nous les rencontrions beaucoup plus souvent et plus facilement. Personnellement, je n'ai connu que la mère alors qu'elle était veuve, et ses trois fils Titou, Titi et Bruno avec qui « nous nous amusons bien » quand nous passions les

voir chez eux ou lorsqu'ils venaient nous voir chez nous. Elle était de toutes nos fêtes de famille. Elle y arrivait même généralement la veille pour aider ma mère à la cuisine, au service de la table et à la vaisselle. Elle mettait partout de la bonne humeur et de la gaîté dans toutes nos réunions de famille et nous étions donc toujours ravis qu'elle y soit présente. Seule à élever ses trois enfants, mon père passait de temps en temps lui apporter des produits de la ferme et passait aussi du temps à lui faire « quelques bricoles » et tailler ses rosiers à la saison.

En émigrant mes parents avaient quitté leur pays, leur famille, leurs amis pour se retrouver étrangers en France où ils allaient devoir affronter bien des difficultés.

... apprendre la langue ...

La première difficulté fut celle de l'apprentissage de la langue Française. Mais qu'à cela ne tienne, ayant déjà eu à apprendre l'italien, ils allaient maintenant apprendre le français sans aller à l'école, sans instituteurs, sans livres et sans cahiers, ne sachant que difficilement lire et écrire l'italien ! Arriver dans le Sud-Ouest était cependant un avantage car ici la majorité des gens de la campagne parlaient le « patois gascon », lequel présentait beaucoup d'analogies de vocabulaire et de prononciation avec l'italien. Mon père avait eu ensuite la chance d'être domestique chez les « Labadie » qui ne parlaient que le français avec lui, et ma mère arrivée plus tard chez eux avait eu ce même avantage. Leurs progrès furent cependant plus rapides lorsque nous avons commencé à aller à l'école, lorsqu'ils ont pu acheter un poste TSF et atteindre le niveau suffisant pour commencer à lire le « Petit Bleu », le journal local auquel ils s'étaient abonnés.

Malgré tous leurs progrès tant au niveau de leur vocabulaire, diction et façon de construire les phrases, ils conserveront toujours une façon de parler trahissant immédiatement leurs origines italiennes.

Apprendre à s'exprimer en français avait été plus facile pour mon père que pour ma mère. Lui n'avait en effet aucune difficulté à prononcer les E les U à la française car ces sons existaient dans son dialecte bergamasque tandis que ma mère les prononçait le plus souvent « É » ou « OU ». Ainsi avec elle, « Un » devenait « oun », « la fumée et le fumier » devenaient « la fougée et le fougier ». Alors pour la taquiner au sujet de sa confusion entre U et OU, lui demandions-nous de préciser sa pensée quand elle nous disait « va à té lavé la figure é le cou !

Mon père n'avait donc pas ces difficultés mais avait les siennes portant essentiellement sur la prononciation de certaines associations de lettres telles que « abs » « cc » « ex » qu'il prononçait selon le cas « ss » « es » ou « z ». Ainsi pour lui, « absent, absolument, accident, extra, exact », se prononçaient respectivement « assan, assoluman, assidan, estra, ézat, ézaminer... », tandis que « est-ce-que » devenait « lesque ». Je n'ai par contre jamais compris pourquoi chez la plupart des italiens les grenouilles devenaient « *des granouilles* » et les tourterelles des « *tourtoureilles*. »

Pour le reste, mes parents écorchaient la langue française de la même façon, fabriquant leurs propres mots français en associant le début du mot italien à la terminaison du mot français. Ainsi par l'association de « albéro+arbre » « Arbre » devenait « *Albre* » tout comme l'association « Formagio+Fromage » donnera « *Formage* » et ainsi de suite. Les noms « *corage, pèlègrinage, formi, trasport, l'indemain...* » tout comme les verbes « *incommencer, se riposer, se déchapper* » sont autant d'autres exemples de mots qu'ils s'étaient créés selon cette même logique.

Par ailleurs, lorsque un mot ne leur venait pas spontanément à l'esprit, ils utilisaient leur « Joker » à savoir le mot « *chose* » et le verbe « *choser* ».

Nous étions cependant habitués à traduire en fonction du contexte des phrases du style « *n'oublie pas de choser les choses* » ou « *chose a chosé* » ou tout autre « *chose* » !

Certaines tournures de phrases étaient aussi révélatrices de leurs origines. Ainsi, les italiens ne vont pas « faire quelque chose », mais vont « *à faire quelque chose* ». Ils n'arrivent pas chez vous « à quatre » mais « *en quatre* ». Leur vocabulaire français avait aussi ses « faux-amis » dont les deux plus classiques consistaient à s'accuser en confession d'avoir dit « *des bougiés* » entendez par là « des mensonges », ou de prétendre que la couche de neige était si épaisse dans le pré qu'on aurait pu aller

« y shier dessus » !

Ainsi s'exprimaient mes parents dans ce français qui les caractérisait mais que tout le monde comprenait...

... décliner son patronyme ...

Si contrairement à nos parents notre façon de parler français apprise à l'école communale n'était pas le premier révélateur de nos origines, nous n'échappions pas à celui de notre patronyme qui pour la plupart des noms de famille des italiens se terminent par « i » « o » ou « a » Il était donc facile de déduire que les « *Munari, Grattieri, Patelli, Donati*, que les *Ronco, Biasolo, Righesso*, ou les *Triacca, Manara, Codéra ou Poma*...ne pouvaient être qu'autant d'italiens ou de leurs descendants.

... donner des prénoms à ses enfants ...

A leur arrivée en France mes parents avaient eu le réflexe bien naturel de nous attribuer des prénoms italiens auxquels ils étaient habitués en Italie. Ce n'est qu'après la guerre alors qu'ils savaient qu'ils ne retourneraient probablement plus en Italie, qu'ils ont pensé préférable de donner des prénoms français à leurs nouveaux enfants. Mes trois sœurs héritèrent ainsi de prénoms issus d'un savant amalgame entre le prénom italien choisi et le prénom français correspondant. Seul le dernier, Jean-Pierre échappa au mauvais traitement de son prénom grâce au secrétaire de Mairie qui avait d'autorité enregistré « Jean-Pierre » en lieu et place de « Janpièrr » comme lui avait annoncé mon père.

À l'exception de Jean-Pierre, nous avons donc tous du jongler selon les circonstances avec nos prénoms officiels italiens, avec leurs équivalents français et avec tous les diminutifs qui allaient avec. Mais c'est certainement moi qui ai décroché le gros lot avec un prénom à exaspérer les caméléons. Jugez-en plutôt. J'aurais dû me prénommer « Giuseppe Eugenio » soit « Joseph Eugène » en français. « Giuseppe » car, avait dit mon père, toute famille chrétienne se devait d'avoir un garçon portant le prénom du père nourricier de l'Enfant Jésus. Quant à « Eugenio », ce fut en l'honneur du cardinal Eugenio Pacelli qui venait d'être élu sous le nom de Pie XII. Malencontreusement, quand mon père est allé déclarer ma naissance à la mairie de Moncaut, le secrétaire peu au courant des prénoms italiens et de leur orthographe, avait sur son registre d'état civil inscrit, « Guiseppe » en lieu et place de « Giuseppe ».

Ce fut bien regrettable car « Giuseppe » est un beau prénom quand il est prononcé à l'italienne² mais devient surprenant, disgracieux et problématique à prononcer quand il devient « Guiseppe » prononcé à la française. Mais cela ne s'arrêta pas là car dans la vie courante j'étais « Bèppi » pour mes parents, « Bépi » pour mes frères et sœurs, « Beppe » pour la femme du professeur de piano, « tonton Bépi » pour mes neveux et nièces, « Pépi » pour mes camarades de l'école communale « Joseph pour l'instituteur, les registres de l'école, la carte d'abonnement SNCF, « Jo » pour les copains et amis d'après l'école primaire, « Jojo » pour « Mimi » qui sera plus tard ma femme...Mais officiellement je restais toujours « Guiseppe » pour ma carte d'identité et mon livret de famille.

Aussi, agacé chaque fois que j'avais à décliner ce prénom bizarre ai-je décidé d'en finir avec cette infirmité. C'est ainsi qu'en 1973, à l'âge de 34 ans, je décidai de faire appel à un avocat pour demander le remplacement de mon prénom officiel par celui de « Jean-Marc » que j'avais moi-même choisi, conservant toutefois « Joseph » en second prénom par égard à mes parents. Et c'est ainsi qu'au motif « d'inconfort social », par jugement en date du 26-6-73 du tribunal de grande instance d'Évry-Corbeil, Guiseppe Eugenio s'appellera désormais Jean-Marc, Joseph.

Quant à Eugenio, vu que nous avons entre temps changé de Pape, j'avais jugé inutile d'en conserver plus longtemps la trace. Mais serait-ce donc lui qui du haut du ciel m'a joué ce tour pendable qui fit que lors du mariage de notre fille Pascale, le maire qui n'avait pas lu la mention de modification de prénoms annotée sur mon livret de famille, déclinant l'identité de notre fille Pascale avait marqué un temps d'arrêt avant d'articuler péniblement « ... Fille de Gui-zè-peu et de Marie-Thérèse ... » !

² prononcer « Djiousèppé »

... choisir sa nationalité ...

A leur arrivée en France mes parents avaient bénéficié de conditions d'accueil favorables en ce sens qu'ils y étaient attendus pour travailler, qu'une carte de séjour leur avait été délivrée par le consulat et que la mission catholique italienne était là pour entretenir la mémoire de leur pays et veiller au salut de leur âme.

Nés italiens ils le resteront sans état d'âme alors qu'ils auraient facilement pu accéder à la nationalité française par voie de naturalisation comme l'ont fait nombre de familles d'émigrés italiens. Le problème se posait différemment pour leurs enfants nés en France à qui il appartenait, à l'âge de dix-huit ans, d'opter pour l'une ou l'autre des deux nationalités par simple procédure dite « de déclaration ». Angelo né en Italie resterait donc italien mais le choix allait se poser pour les enfants suivants. Pour Serge et Mario mon père avait décidé pour eux qu'ils opteraient pour la nationalité italienne car dans le cas contraire, devenus français, ils devraient faire leur service militaire et seraient durant ce temps-là indisponibles pour le travail à la ferme. Le problème se posait différemment pour moi, l'instituteur ayant convaincu mes parents qu'il serait bien, compte tenu de mes résultats scolaires, de me « faire continuer les études ». Ce faisant, mon père était bien conscient que je serai perdu pour la ferme mais que de toutes façons il pourrait avec mes trois frères aînés faire face aux travaux des champs. Cela flattait son égo tandis que ma mère craignait que plus tard, ayant fait des études j'aurais peut-être honte d'eux, ce à quoi mon père avait répondu que si je faisais des études plus tard j'aurais un bon métier et pourrai les mettre à l'abri du besoin quand ils seraient vieux. Mon père avait donc décidé que je serai français. Il en sera de même pour mes trois sœurs et le petit-frère qui suivront. Ainsi, dans sa configuration finale, notre famille comptera cinq italiens et cinq français, ce qui me conduira tout comme Jean-Pierre, à faire notre service militaire en France.

... sans droit de vote ...

En tant qu'étrangers, mes parents n'avaient pas le droit de vote. De ce fait, nous nous sommes toujours tenus à l'écart de la chose politique adoptant une attitude de réserve consistant à respecter les règles et les lois établies, sans avoir à les discuter, les commenter ou les influencer par notre vote. Devenu français et bénéficiant du droit de vote, je ne saurai jamais par la suite me départir totalement de ce réflexe de réserve et continuerai à vivre les débats politiques plus en tant qu'observateur neutre qu'en tant que citoyen concerné.

... avec des comportements d'ailleurs ...

Pour nos voisins français, les italiens étaient synonymes de familles nombreuse consommant beaucoup de pâtes, ce qui nous valait le sobriquet de « macaronis ». Nous mangions aussi de la polenta au lieu de pain, du baccala le vendredi en guise de poisson et mettions du parmesan partout ... Le fait encore de se rendre naturellement aux offices religieux et surtout le fait que les hommes s'y rendent autant sinon plus que les femmes était aussi un caractère distinctif des familles italiennes sans lesquelles l'assistance à la messe du dimanche en aurait sérieusement pâti. Chanter était également chose habituelle et spontanée pour les italiens. Ma mère chantait à merveille tant à la maison que dans les champs. Nous prenions beaucoup de plaisir à l'entendre et aussi à chanter avec elle les chansonnettes humoristiques qu'elle nous apprenait. Mon père était par contre nul en la matière si bien qu'il se contentait de prendre beaucoup de plaisir à écouter ma mère chanter en travaillant.

Ainsi un œil averti n'avait aucun mal à reconnaître les italiens avant même qu'ils ne parlent, à ce « je ne sais quoi » qui émanait de leur physionomie, de leur allure générale ou de leur façon de s'habiller.

Étrangers en France, nous allions aussi devenir ennemis de la France.

Le 3 septembre 1939 en effet, trois semaines avant notre arrivée à Amans, la Grande Bretagne et la France déclaraient la guerre à l'Allemagne de Hitler. Le 10 juin 1940, l'Italie fasciste de Mussolini qui s'était ralliée à l'Allemagne déclarait à son tour la guerre à la France faisant de tous les émigrés italiens des ressortissants d'un pays ennemi. Leur situation était donc devenue problématique,

terriblement complexe, dramatique et périlleuse à la fois. Ma tante Maria et mon oncle Angelo avaient préféré retourner au pays avec leur famille. Mon père et l'oncle Luigi avaient malgré tout décidé de rester en France avec la leur.

En octobre 1943 toutefois, avec la destitution de Mussolini, l'Italie changera de camp en se rangeant aux côtés des alliés, si bien que nous qui étions restés en France nous nous étions du même coup retrouvés en pays allié. Mais si notre famille tout comme celle de notre oncle avaient pu traverser toute cette période trouble sans dommages irréparables, ce fut pour nos parents au prix de l'observation d'une neutralité et d'un silence absolus face aux événements et à tous leurs rebondissements, s'abstenant de faire tout commentaire, d'émettre toute opinion, d'exprimer une quelconque conviction, préférence ou espérance au regard de tout ce qui se passait autour d'eux. Ils s'étaient strictement consacrés à faire ce pourquoi ils étaient venus en France, à savoir, trouver ici du travail pour fonder une famille et la faire vivre.

... exemptés de guerre ...

Les italiens émigrés en France étaient de fait « exemptés de guerre ». Ne résidant pas en Italie ils ne pouvaient pas être enrôlés dans l'armée italienne, et étrangers en France ils ne pouvaient pas non plus l'être dans l'armée française.

De ce fait, tandis que les hommes des familles françaises, pères en âge de porter les armes partaient à la guerre, ceux des familles italiennes restaient sur la ferme pour y travailler leurs terres, ce qui pouvait évidemment être mal perçu par notre entourage. En fait pour nous, ni mon père qui était support de famille nombreuse ni mes frères trop jeunes n'auraient été appelés sous les drapeaux, tant en France qu'en Italie. Mais cela nous valait d'interminables questions voulant nous faire dire si, nous trouvant face à face les armes à la main nous aurions tiré sur nos voisins, nos cousins ou sur nos propres frères dans tous les cas de figure imaginables dans lesquelles nous aurions pu nous trouver.

Que répondre... sinon que ces questions ne pouvaient pas avoir de réponse vu que nous ne nous étions jamais trouvés effectivement dans de tels cas de figure... mais c'est vrai que ces questions nous ont toujours interpellés et dérangés ...drôle d'époque !

... occuper des prisonniers Allemands ...

Drôle d'époque aussi que celle des mois qui suivirent la fin de la guerre où les autorités françaises avaient sollicité les agriculteurs pour occuper des prisonniers de guerre allemands en attendant leur libération. Nous avons donc comme plusieurs de nos voisins accepté d'en recevoir un. Les gendarmes nous l'avaient amené en même temps qu'ils en avaient amené deux chez nos voisins. Après examen, le voisin avait proposé à mon père d'échanger notre prisonnier qui ne parlait que l'allemand contre l'un des siens qui parlait un peu l'italien. Sympa de sa part ! Marché conclu : Karl était venu chez nous et nous l'avons aussitôt renommé « Carlo ».

Carlo était un très brave homme que nous aimions bien et qui partageait notre vie de famille, mangeait à notre table et travaillait avec nous dans les champs. Nous avons bien regretté son départ tout en nous réjouissant pour lui du fait qu'il allait enfin retourner chez lui dans sa famille en Allemagne.

Le prisonnier qui lui avait succédé était bien différent, se tenant toujours droit dans ses bottes, portant de fines lunettes, manifestement hostile. La première tâche que lui avait confiée mon père était celle de « curer la grange » ce qui consistait matin et soir, à l'aide d'une fourche et d'une brouette, à dégager la litière des bouses des vaches et de la paille souillée pour conduire le tout sur le tas de fumier. C'était là le premier travail que lui avait confié mon père après lui en avoir fait la démonstration, sous nos yeux attentifs. Probablement avait-il considéré que cette tâche toute normale pour nous était une humiliation que nous voulions lui infliger. Nous avons tout de suite compris que cela ne lui plaisait guère. Il devait à l'évidence être d'une famille de rang élevé, occupant un poste de gradé dans l'armée et n'ayant aucune idée de ce que pouvaient être les travaux d'une ferme. Le dimanche, jour de repos pour tous, il fréquentait assidûment le groupe des prisonniers des fermes du secteur autorisés à se réunir dans une ferme du château de Larroc. Il en était, semble-t-il devenu le leader. Les relations entre lui et nous étaient toujours restées froides et empreintes de méfiance. Contrairement à « Carlo »

qui mangeait à notre table, lui avait tenu à prendre ses repas seul dans sa chambre. Il supportait mal les ordres de mon père. Ce jour-là, la menace d'orage nous pressant d'aller rentrer le foin pour le mettre à l'abri, mon père avait décidé d'annuler la sieste afin de pouvoir rentrer le foin avant l'orage. Notre prisonnier s'y était refusé si bien que nous avions craint le pire. Sans doute l'allemand discipliné s'était-il interdit d'en venir aux mains avec mon père mais peut-être l'aurait-il fait si ma mère inquiète n'était pas venue s'interposer dans la chambre que refusait de quitter notre hôte récalcitrant. Mon père avait aussitôt prévenu la gendarmerie et dès le lendemain, deux motards étaient venus chercher notre prisonnier. Soulagés nous l'avions sans regret vu partir sur le siège arrière de l'une des deux motos, bras dans le dos, menottes aux poings.

Étrangers, ennemis parfois, sauf à retourner rapidement dans leur pays, les émigrés perdent tous leurs repères de langue, de mode de vie, de coutumes de nationalité parfois aussi de religion mais pas de couleur de peau. Aussi bonnes ses conditions d'accueil soient-elles, il ne peut lui-même oublier qu'il reste un étranger incapable de couper les liens avec son pays d'origine. Ils ne se sentiront jamais tout à fait comme des citoyens à part entière, ni dans leur pays d'origine ni dans leur pays d'accueil, un peu en situation d'apatrides. Quoi de plus naturel alors que d'éprouver le besoin de trouver une nouvelle communauté, dépassant le simple cercle familial, au sein de laquelle il se sentiront un peu comme « chez eux ».

Garder le contact

Comme tous les émigrés, mon père et ma mère essayaient de maintenir le contact avec l'Italie. Pour ce faire, ils s'étaient abonnés à la « *Domenica del Corriere* » un magazine hebdomadaire, les tenant au courant de l'actualité de leur pays. Pour nous, c'était surtout l'occasion d'y lire les habituelles petites histoires, « les barzalettès », qui faisaient toujours la part belle aux femmes italiennes leur attribuant toujours le rôle de celles qui portaient la culotte dans leur ménage, face à un mari dans le rôle du dindon de la farce... en réussissant le tour de force de faire que cet humour fasse autant rire les hommes que les femmes tant l'histoire était loin de la réalité. Mais pour nous, c'était aussi une façon d'apprendre l'italien. Pour garder le contact avec leurs familles, l'échange de courriers à l'occasion d'anniversaires ou d'événements familiaux majeurs tels que naissances, mariages ou décès et plus systématiquement l'envoi des traditionnelles cartes de Noël et de Pâques était la solution de base. A ce minimum venait cependant s'ajouter, tous les deux ou trois ans, le voyage en Italie que faisaient à tour de rôle ma mère et mon père pour rendre visite à leurs familles tandis que l'un restait à la maison pour assurer la bonne marche de la ferme. Ces voyages permettaient à celui ou celle qui les faisaient de prendre une grande « bouffée d'air du pays » et de nous en ramener une multitude d'anecdotes que nous aimions entendre et réentendre. Trop rares, ces voyages restaient des événements isolés qui ne pouvaient que nous rendre conscients du fait que loin là-bas en Italie nous avions un nombre impressionnant d'oncles, tantes, cousins et cousines que nous ne connaissions pas et que nous ne rencontrerions sans doute jamais. Cela était bien peu mais permettait de ne pas couper totalement les liens.

En quête d'une communauté

En Italie, pays pauvre et à familles nombreuses, tout le monde appartenait à une double communauté, celle du cercle familial et celle de la paroisse.

En arrivant en France, mon père avait eu de la chance car il rejoignait une communauté familiale certes embryonnaire mais existante réunissant la famille de sa sœur Maria Patelli et celle de son frère Luigi qui l'avaient accueilli à son arrivé et que viendra ensuite rejoindre celle de leur frère Angelo. Elle avait cependant perdu l'essentiel de son contenu avec la déclaration de la guerre qui avait provoqué le retour en Italie de la famille de mon oncle Angelo et surtout de celle d'Alessandro qui avec la tante Maria en étaient les fondateurs et la cheville ouvrière.

La communauté des voisins

En arrivant à Amans, nous allions naturellement entrer dans la communauté de tous nos voisins ayant le même métier que nous et avec qui nous allions pratiquer l'entraide pour les gros travaux des champs. N'ayant que six mois quand nous sommes arrivés à Amans, je ne connais pas l'accueil que nos nouveaux voisins avaient réservé à notre famille mais je n'ai jamais entendu mes parents dire qu'il aurait pu être meilleur. Nous vivions donc en bonne intelligence et bonne entente avec eux, certes dans la convivialité mais sans passer au stade de l'amitié qui fait que les familles se rencontrent pour le seul plaisir de se rencontrer. Frapper à la porte des voisins était donc motivé par une raison de service à demander ou à rendre. Dans ce cas, proposer au visiteur « d'entrer boire un coup » était la règle et ne se refusait pas.

La communauté des italiens d'Amans

Décimée par le retour en Italie de deux des familles de mes oncles, notre communauté familiale avait été réduite à sa plus simple expression, mais, Amans allait nous offrir une l'occasion inespérée de recréer ici une communauté de familles d'émigrés italiens. A l'origine, une famille au complet, des grands-parents jusqu'aux petits-enfants, qui avait émigré, donnant naissance à une vraie petite colonie italienne. Deux fils avaient épousé deux soeurs tandis que les deux filles avaient épousé deux frères (dont le nom inhabituel provenait du fait qu'ils étaient originaires d'une province anciennement autrichienne cédée par la suite à l'Italie). Cela faisait donc déjà quatre familles avec des liens parentaux doublement croisés. Ajoutez à cela le fait que Berto, frère des deux sœurs du même nom, avait épousé notre cousine Angéline, si bien que par ce biais un lien parental s'était aussi établi entre notre famille et toutes les autres. Chaque famille se faisait alors un plaisir d'inviter les autres aux grands événements les concernant, notamment baptêmes et communions. L'ambiance y était totalement italienne, joyeuse et bruyante où chacun se sentait à l'aise, retrouvant momentanément son pays, ses coutumes, ses jeux, ses plaisanteries, et aussi ses chansons car les italiens naissaient avec les chants populaires dans leur sang et que sans chansons la fête n'aurait pas été tout à fait italienne. Encore enfant, il m'arrivait d'ailleurs dans ce type d'événement, d'avoir à monter sur la table pour montrer aux invités combien je chantais bien les chansonnettes que nous apprenait ma mère ou celles que nous apprenions à l'école. Notre petite communauté italienne d'Amans arrivait ainsi sans difficulté à réunir jusqu'à une trentaine de personnes et même plus car il y avait toujours dans la ferme la table et l'espace nécessaires et suffisants pour les accueillir quel que soit le temps.

La Mission Catholique italienne

La Mission Catholique italienne implantée à Agen rassemblait aussi autour d'elle une large communauté d'italiens se retrouvant le à l'Église du Sacré-cœur pour assister à la messe dominicale célébrée en italien, et pour ceux qui le désiraient, se retrouver aussi l'après-midi dans la salle et la cour de détente mises à leur disposition par la Mission Catholique et le Consulat réunis, pour se divertir sainement et agréablement dans une ambiance totalement italienne bien que surtout fréquentée par les ressortissants de la ville et peu par ceux des champs.

Tout cela était bien, mais la Mission Catholique était à vingt kilomètres de chez nous si bien qu'il n'était pas possible de s'y rendre en famille et que, sauf cas exceptionnels, ma mère « qui avait d'autres choses à penser » préférait que mon père y aille tout seul, ce qu'il faisait de temps en temps mais le plus souvent possible. En contrepartie, nous recevions fréquemment la visite des missionnaires que mon père avait invités mais qui avaient aussi tendance à s'inviter eux-mêmes. Ils arrivaient dans ce cas à l'improviste sûrs de trouver chez nous une bonne table et comptant bien repartir avec du ravitaillement et un don en espèces « pour les âmes du purgatoire ». Mon père se trouvait toujours très honoré et très flatté par ces visites qui par contre exaspéraient ma mère qui ne récoltait en retour qu'embarras et travail supplémentaire. C'est pourquoi elle se plaisait à dire « Le Bon Dieu oui, mais les Missionnaires Non ! ». Ma mère avait donc fini par prévenir mon père que lors de la prochaine visite à l'improviste du missionnaire, elle lui laisserait le soin de s'en débrouiller tout seul. Et c'est ce qu'elle avait fait un jour. Voyant arriver la voiture bien connue, elle s'était éclipsée et n'avait

réapparu qu'après la voiture repartie. Ce jour-là avait donc été jour de jeûne et abstinence pour le missionnaire dépité...

...le pèlerinage à Bon-Encontre ...



Le pèlerinage annuel des italiens à Notre Dame de Bon-Encontre, organisé par la Mission Catholique d'Agen, était la grande occasion de l'année de réunir en masse les familles italiennes de tout le Département. La raison en était la découverte d'une statue miraculeuse de la Vierge à l'endroit où se trouvait maintenant sa grande statue érigée sur le coteau surplombant à ses pieds le village et plus largement toute la plaine de la Garonne.

Ce pèlerinage attirait chaque année une grande foule d'émigrés italiens de la région à tel point que tous les bancs et chaises de la basilique étaient insuffisants pour loger tout ce monde. Les familles y venaient le plus souvent au complet ou presque, confiant au besoin leurs enfants les plus en bas âge aux bons soins de leurs voisins. Bon-Encontre était à vingt kilomètres de chez nous. Il nous arrivait de nous y rendre à vélo, les aînés transportant les plus jeunes sur le cadre où le porte-bagage de sa bicyclette. Notre voisin nous y avait transportés le matin avec son camion-plateau et venu nous rechercher le soir pour être de retour pour soigner les bêtes ! C'était super !

Plus tard, avec notre cheval et sa carriole, nous avons accédé à plus d'autonomie. Il fallait alors voir mon père installé fouet en main au poste de pilotage conduire fièrement sa famille au complet au pèlerinage de Bon-Encontre. Arrivés sur les lieux, notre vaillant cheval Carli retrouvait sa place attitrée à l'ombre d'un marronnier au tronc duquel il était soigneusement attaché par une solide corde. Pour le faire patienter il recevait une ration de foin et un panier d'avoine tirés de la carriole et un seau d'eau tiré à la pompe voisine. Tout étant en ordre de ce côté-là, nous pouvions nous rendre à la basilique pour assister à la Messe Solennelle célébrée en italien par les missionnaires assistés par le

curé de la paroisse. Je me souviens de l'intense émotion que nous éprouvions en nous laissant griser par la musique de l'orgue qui envahissait la voûte céleste et à se laisser porter par les cantiques chantés avec conviction et ferveur par toutes ces italiennes réunies, soutenues par quelques belles voix d'hommes. C'était à vous donner la chair de poule...

Après la messe, et toutes les salutations et congratulations qui suivaient, nous allions « au charreton » vérifier que le cheval était toujours là et surtout que la grande « panière » en osier contenant le « manger » préparé par ma mère et aussi le grand « bouteillon » de deux litres de vin nous y attendaient bien.

Nos âmes comblées par la nourriture divine et nos bras chargés de nourriture terrestre, il nous fallait maintenant grimper tout là-haut sur le plateau au pied de la statue géante de la Vierge de Bon-Encontre. L'ascension s'effectuait en une demi-heure de marche par un sentier tortueux, raide et pierreux se faufilant entre les haies et se terminant par l'escalade d'un rocher en sous-bois avant de déboucher sur le plateau et de poursuivre la marche en terrain plat jusqu'au pied de la Madone. Son immense statue de plâtre toute de blanc et de bleu vêtue semblait observer avec bienveillance et compassion le village de Bon-Encontre à ses pieds et la ville d'Agen au loin s'étalant mollement sur la vaste plaine de la Garonne. Ce jour-là, avec l'accord du propriétaire, elle pardonnait aussi aux enfants le chapardage auquel ils se livraient dans son dos, sur les branches du vieux cerisier aux beaux fruits mûrs aussi tentants que la pomme restée en travers dans la gorge de ce malheureux Adam qui l'avait croquée dans le Paradis Terrestre.

Chaque famille prenait alors possession de son coin d'herbe, de préférence à l'ombre, marquant son territoire en étalant au sol un drap en guise de nappe pour y disposer le repas familial.

Tout le temps du repas le missionnaire passait « de table en table » pour saluer les familles, les complimenter sur tout ou rien, histoire de prélever çà et là de quoi composer son propre repas gratuit. Ce fut lors de l'invitation qu'il s'était lui-même faite à notre table, que j'avais officiellement mis fin à ma vocation de missionnaire. En effet, à l'âge où l'on demande aux enfants quel métier ils voudraient faire plus tard, impressionné par le prestige des missionnaires j'affirmais toujours vouloir en devenir un ... et j'étais sincère ...Pensez si le Missionnaire se réjouissait à l'idée de pouvoir me le faire dire en public ! Mais ce jour-là, lorsque le missionnaire m'avait posé la traditionnelle question, j'étais resté muet. Ce fut d'abord la surprise et l'étonnement chez lui avant la stupéfaction et la consternation. Sa tentative de la dernière chance fut de prendre une part de la tarte que ma mère nous avait préparée pour le dessert et me la montrant me disait qu'elle serait pour moi si « je le disais ». Mais je n'avais pas succombé à la tentation et étais resté muet. Inquiet, il s'était alors tourné d'un air interrogatif vers mes parents pour avoir une explication... mais ma mère avait simplement répondu « hé bé, il le dit plus... » Alors dépité, mais emportant la part de tarte qui m'était destinée, le « Padré » était allé prendre son café à une table voisine nous privant de l'honneur qu'il nous aurait fait en le prenant à la nôtre. Et tant pis pour lui s'il n'aurait pas droit à la ration habituelle d'eau de vie qui chez nous clôturait traditionnellement tout repas de fête. Ma vocation de missionnaire avait donc officiellement pris fin ce jour-là, j'avais onze ans, l'âge où les garçons commencent à se détourner du regard du Bon-Dieu dans le ciel pour croiser celui des filles sur la terre.

Puis venait l'heure de redescendre à la basilique pour la cérémonie des vêpres où il fallait se résigner à répondre inlassablement selon le cas « ora pro nobis » (prie pour nous) ou « orate pro nobis » (priez pour nous) après l'invocation d'une centaine de Saints et Saintes répertoriés dans une liste qui n'en finissait jamais, portant tous des prénoms latins pour la plupart inconnus, cités individuellement ou plusieurs à la fois. La digestion aidant, il était bien difficile de lutter contre le sommeil qui nous gagnait. Fort heureusement, les vêpres se terminaient toujours par les chants de louanges à la Vierge Marie, merveilleusement chantés avec une ferveur émouvante par toute l'assistance. L'heure était alors arrivée de prendre congé des amis et connaissances sur le parvis de la basilique, de complimenter les missionnaires, et de se dire « à l'année prochaine ! »

Mais pour l'instant, avant de partir, il restait encore à mon père à aller acheter les fameux Tortillons de Bon-Encontre, la grande spécialité du boulanger du village, confectionnée en forme d'auréole à l'image de celle couronnant la tête de la statue de la Vierge.

C'était maintenant l'heure d'aller retrouver Carli toujours attaché au tronc de son arbre où il nous avait attendus patiemment, frappant comme à son habitude du sabot sur le sol sans relation aucune avec l'envie retenue de soulager un besoin naturel si l'on en juge par les abondantes souillures dont il avait jonché le sol en nous attendant patiemment.

... le pèlerinage à Rome...



Incomparablement plus grandiose que celui de Bon-Encontre, le pèlerinage à Rome organisé par la Mission Catholique pour les italiens du Lot-et-Garonne reste pour moi l'un des souvenirs les plus marquants de mon enfance et sans doute de ma vie.

C'était en avril 1950, « Année Sainte » à ne pas rater car elle ne se renouvelait que tous les vingt-cinq ans. Pour rien au monde mon père n'aurait manqué cette occasion de voir le Pape en personne, celui qui était à l'origine de mon second prénom. J'avais alors onze ans. Mes parents qui sur la recommandation de l'instituteur avaient accepté de « me faire continuer les études », avaient décidé de m'y amener avec eux pensant que ce serait bon et instructif pour moi. Mais voilà qu'entre temps et de manière inattendue, ma mère était pour la huitième fois « tombée enceinte » et avait en Janvier accouché d'un petit-frère prénommé Jean-Pierre. Trois mois nous séparaient de la date du départ. Difficile pour un bébé de cet âge d'en confier la garde à un étranger ...Qu'à cela ne tienne, ils amèneraient leur fils dernier-né avec nous à Rome. En ce qui concernait la ferme durant notre absence mes frères aînés assureraient l'intérim de mon père tandis que la cousine Angéline assurerait celui de ma mère... et qu'en cas de coup-dur on pouvait toujours compter sur les voisins.

Le jour du départ, nous étions donc plus de cent pèlerins rassemblés à la gare d'Agen sous la haute autorité du missionnaire « Padre Giovanni Triacca » pour prendre place dans les deux wagons SNCF qui nous étaient réservés. Et moi qui n'avais jamais pris le train que pour aller à Agen, j'allais aujourd'hui partir pour Rome !

Arrivés en gare de Toulouse, premier incident ! Durant l'arrêt, un marchand faisait le va et vient le

long du train proposant biscuits, chocolat et autres friandises aux voyageurs restés à bord. L'un des nôtres lui avait ainsi tendu un « gros billet » par la vitre baissée et le marchand lui avait tendu son paquet de biscuits. Pour l'instant rien d'anormal, mais le marchand qui devait lui rendre la monnaie tardait étrangement à la trouver si bien que le train avait redémarré avant la fin de la transaction et prenait de plus en plus de vitesse. Alors, tandis que notre pèlerin continuait à réclamer sa monnaie le marchand faisait mine de courir après le train sans pouvoir le rattraper avant d'arrêter sa vaine poursuite avec un air de désolation tandis que notre pèlerin criait « au voleur » ! Je ne savais pas que cela s'appelait « une arnaque » mais je venais d'assister à la première.

Un nouvel incident intervint à la frontière de Vintimille où nous devions passer la douane d'abord française pour sortir de France puis Italienne pour entrer en Italie. Durant les formalités de douane, les portières des wagons avaient été préalablement verrouillées, maintenant les voyageurs prisonniers le temps que les douaniers contrôlent les papiers de chacun, et au hasard les valises et l'argent de certains. Ils avaient ainsi contrôlé la valise de « Scaravelli » un pèlerin à forte personnalité qui les avait alors vivement interpellés. Tout « y était passé ! » ... que nous n'étions ni des bêtes pour nous enfermer de la sorte !.. ni des voleurs ou des bandits de grand chemin à mettre en prison !... que étions de vrais pèlerins nous rendant à Rome rencontrer le Pape en cette Année Sainte !... Nous avions frisé l'incident diplomatique... mais les douaniers avaient « fait leur boulot » et le train était reparti à l'heure. Arrivés à Rome dans la soirée, nous nous étions installés dans notre hôtel où j'avais découvert un luxe inouï dont je n'avais pas idée. Pensez donc il y avait des cabinets où l'on s'enfermait pour s'isoler et où il suffisait de tirer une chaînette pour que tout disparaisse dans une trombe d'eau ! Pour se laver, il suffisait d'aller dans une grande pièce où il y avait plein d'éviers où l'eau coulait à flot des robinets ! Du jamais vu ! Notre toilette et le change des couches de notre bébé étaient incomparablement plus faciles ici qu'à la maison !

Notre hôtel étant situé sur le « Monte Mario », une des sept collines de Rome d'où l'on avait une belle vue sur la « Ville Sainte », dès le premier soir mon père avait voulu aller voir le panorama sur ses lumières. Laissant Jean-Pierre dans notre chambre nous avons emprunté un sentier discret montant vers le sommet où nous avons aperçu quelques femmes isolées et quelques hommes leur parlant, alors mon père avait dit que ce n'était pas un endroit où m'amener et nous étions redescendus à l'hôtel sans nous attarder.

Dès le lendemain matin le pèlerinage s'était mis en route pour une série de visites prévues au programme, qui, comme il se devait, avait commencé par la visite des quatre basiliques majeures de Rome, Sainte Marie Majeurs, Saint Jean de Latran et Saint-Paul hors les murs et évidemment Saint-Pierre et le Vatican où nous avons eu droit à la visite du musée et à celle de la Chapelle Sixtine et à sa fresque de Michel-Ange. Avouez que ça valait le coup d'aller à Rome ! Mais pour ma part j'avais été davantage intéressé par la visite des catacombes et encore plus par celle du Colisée car c'est là qu'avaient eu lieu les combats de gladiateurs tels que nous les avons vus au cinéma Florida à Agen dans le film « Quo Vadis ». Pour cette même raison, la Fontaine de Trevi avait particulièrement retenu mon attention car c'est ici même que se passait l'action du film « La fontaine des Amours » également vu au Florida. Par contre, n'ayant encore aucune culture historique je n'avais pas compris pourquoi on gardait au milieu de la ville ce champ de ruines que l'on appelait « le forum ».

Le programme des visites avait aussi inclus une excursion à Castel Gandolfo, la résidence d'été du « Saint-Père » où nous avons pu admirer la magnificence de son palais et avoir une vue plongeante sur le magnifique lac en contre-bas. Sur le chemin du retour, nous nous étions arrêtés à Frascati pour le repas de midi et aussi pour nous réchauffer car nous avions eu froid. Pour ce-faire, mon père avait décidé que « l'on se paierait » une bouteille de Chianti, ce vin qui faisait la réputation de l'Italie toute entière. Ce qui fut dit fut fait et pendant des années mon père allait nous rappeler cette formule de notre pure création, « A Frascati ci siamo scaldati » ! (A Frascati nous nous sommes réchauffés !).

Mais le point culminant, le point d'orgue du pèlerinage avait été la journée passée au Vatican pour assister à la messe solennelle célébrée en la Basilique Saint-Pierre de Rome par le Saint-Père Pie XII en personne.

Le « Padre Triacca » avait recommandé de s'y préparer par la confession de nos péchés. Mon père

n'en voyait pas la nécessité pour lui vu qu'étant pèlerin il ne voyait pas comment il aurait pu en faire. Mais bon, on irait quand-même se confesser de l'absence de péché sans penser que c'était peut-être là commettre un péché d'orgueil ! Mais Sa Sainteté le Pape ayant prévu le risque d'embouteillage aux confessionnaux avait fort à propos mis en place pour les faibles pécheurs repentants qui ne voyaient pas grand-chose à se reprocher, une solution d'absolution des péchés sans passage par le confessionnal. Mon père considérant que nous étions de ceux-là, nous étions donc allés rejoindre la file des « petits pécheurs » qui s'agenouillaient en file face à la guérite où siégeait le prêtre chargé de distribuer les absolutions. Tenant une longue tige il venait en poser l'extrémité sur votre épaule et effacer instantanément toutes les noirceurs de votre âme. C'est ce qu'il nous fallait. Ensemble nous étions donc allés nous agenouiller pour recevoir le pardon de nos péchés nous autorisant à aller recevoir « La Sainte Communion ».

La longue attente de Messe Solennelle avait commencé avant la Messe elle-même, longue, interminable. Mon père et ma mère se passaient Jean-Pierre entre eux afin de soulager leurs bras. Arrivé à la fin de la célébration Sa Sainteté le Pape installé sur un trône à roulettes appelé « papamobile » s'était dirigé vers la sortie de la Basilique, déambulant lentement dans l'allée centrale, de sa main traçant le signe de la croix dans l'air pour saluer les fidèles et leur distribuer sa bénédiction. Les parents ayant la chance d'être à proximité de son passage et qui avaient un enfant s'empressaient de le tendre vers lui pour lui montrer combien ils étaient beaux ! Nous avions la chance d'avoir avec nous un bébé mais la malchance de ne pas être en bordure du trajet du Saint-Père. Mais qu'à cela ne tienne, mon père avait eu le réflexe de transférer Jean-Pierre dans les bras d'un voisin...qui l'avait transféré au suivant jusqu'à arriver à l'un d'entre eux qui l'avait tendu au Saint Père... Alors, bénédiction du ciel, le Saint-Homme avait pris ce petit bébé dans ses bras et avait marqué son front du signe de la croix avant de lui faire un bisou sur le front et de le restituer à la foule en liesse qui criait « Viva il Papa ! » Quelle ne fut pas par contre l'angoisse de ma mère, toutefois rapidement dissipée, à l'idée qu'elle ne pourrait pas récupérer son enfant béni !

Un an après notre retour de Rome, nous avons cependant été contrariés à la lecture d'un article de la « Domenica Del Corriere » présentant un enfant de 6 mois comme ayant été le plus jeune pèlerin de Rome de l'année Sainte 1950, dépossédant Jean-Pierre d'un titre qui lui revenait...

...la visite du zoo ...

Avant de quitter Rome, « hors programme », mon père avait décidé que nous irions visiter le zoo de Rome, vu qu'il était de grande renommée. Après avoir confié Jean-Pierre à la garde d'une dame du groupe restée à l'hôtel, nous étions partis tous les trois. Arrivés dans le parc proche de l'entrée du zoo, un marchand ambulancier nous avait abordés pour nous proposer des coupons de tissus qu'il tenait bien rangés sur son avant-bras. De prime-abord mon père lui avait expliqué que cela ne nous intéressait pas, que nous n'en avions pas besoin et que nous n'en voulions pas vu que nous venions de France, que nous étions des pèlerins...Mais le marchand qui jusque-là avait progressivement mais sans résultat baissé le prix des six coupons proposés avait surpris l'aparté qu'avaient fait mes parents, se demandant si ce n'était pas là l'occasion de les acheter pour la confection du costume qu'ils avaient prévu de faire faire pour Angelo à leur retour.

Alors le marchand feignant d'abandonner la partie, avait soudain dit d'un air méprisant : « Oh je vois bien, en fait c'est parce que vous n'avez même pas mille lire en poche pour acheter ces tissus ! » Alors mon père piqué au vif et vexé, sortant triomphalement un billet de son portefeuille lui avait dit, « les voici les mille liras, et je les prends vos coupons ! » Le marchand prit aussitôt les mille liras et demanda alors à mon père lequel des coupons il choisissait ! Furieux mon père réclame les six coupons objet de la transaction, le marchand les retient, chacun tire de son côté mais c'est mon père qui gagne ! ... Le marchand dépité s'en va et nous allons nous assoir sur un banc histoire de laisser tomber la pression.

C'est alors que mon père pense à la douane. Nous laisserait-on passer avec les coupons ? Mieux vaut demander au gardien du square en uniforme, ce qu'il en pense. Il pense que nous ne devrions avoir aucun problème de ce côté-là vu que ces tissus-là ne sont pas de grande qualité ! Vérification faite,

ma mère constate effectivement que c'est de la camelote. Conscient d'avoir été floué, mon père au moment de repartir décide d'abandonner les six coupons sur le banc avant de continuer notre route vers le zoo. Passe une brave dame qui nous avait vus assis sur le banc et qui nous fait remarquer que nous avons oublié les tissus ! Et mes parents de lui répondre avec assurance qu'ils étaient déjà là quand nous étions arrivés et que quelqu'un d'autre avait dû les oublier.

J'avais cette fois assisté à une nouvelle arnaque dont nous avions cette fois été nous-mêmes la victime. Cet épisode terminé nous nous étions rendus au zoo où mon père avait encore suffisamment de lires pour payer l'entrée. Superbe zoo en effet où j'avais pu reconnaître les quelques animaux déjà vus lors de la visite de la ménagerie des cirques passant à Agen. Mais ce qui m'avait le plus amusé ici, c'était un éléphant dressé à ouvrir et refermer périodiquement un volet où était écrit « attenti a gli ladri » ! soit « attention aux voleurs » !

...les visites aux familles....



Le pèlerinage à Rome avait été organisé de manière à permettre à ceux qui le souhaitaient de rendre visite à leurs familles en Italie avant de se regrouper le jour-dit à la gare de Vintimille pour terminer ensemble le retour à Agen.

En ce qui nous concernait, nous étions d'abord allés à Canussio rendre visite à la famille de ma mère chez son frère Giuseppe et sa femme Amaglia. Le village en bordure d'un ruisseau à l'eau claire et peu profonde était doté d'une fontaine monumentale débitant généreusement une eau sulfureuse à l'odeur d'œuf pourri. Personne autre que nous ne semblait y prêter attention car tous les gens du Village venaient y chercher l'eau pour la cuisine, la boisson et la toilette.

Je me souviens bien de mon oncle et de ma tante mais surtout de leurs deux fils aînés, Primo et Alessandro. Primo m'avait conduit au ruisseau où étaient avant lui venus patauger ma mère en

compagnie de son propre père. Il m'avait montré comment harponner les poissons-chats avec un trident et capturer les anguilles à la main. Pour les poissons-chats c'était facile car ils restaient immobiles et bien visibles au fond de l'eau. Il fallait toutefois tenir compte de l'effet de prisme de l'eau et bien viser pour ne pas les rater, ce que Primo savait parfaitement faire, preuve à l'appui.

Pour les anguilles, il m'avait aussi fait la démonstration de leur capture à la main. Durant le jour, celles-ci restaient cachées dans la partie immergée de la berge dans un trou en forme de U, y entrant par un côté et en sortant par l'autre. La technique consistait ici à les déloger en leur titillant la queue d'une main et les saisissant de l'autre à la sortie de leur trou. Mais on sait combien l'anguille est glissante et combien il est difficile de la retenir dans une main nue. Alors Primo, braconnier dans l'âme, avait confectionné une sorte de gant garni de pointes acérées et qu'il enfilait à sa main ne laissant à l'anguille aucune chance de lui filer entre les doigts...et le tour était joué ! Bonne information à ramener à la maison et qui pourrait bien nous servir un jour chez nous.

Après Canussio, nous n'avions malheureusement pas eu le temps d'aller rendre visite aux autres sœurs de ma mère dispersées, sauf à sa sœur « la Rina » à la fois dame de compagnie et bonne à tout faire de « la Signorina » une riche vieille-fille habitant à Monza, là où mon père et ma mère s'étaient rencontrés.

La visite de la famille du côté de mon père avait été plus fournie vu que la majorité de ses frères et sœurs habitaient ici à Calcinate ou dans des villages avoisinants. A notre arrivée, nous avons été hébergés chez l'oncle Giuseppe et la tante Angéla et tout de suite je m'étais pris d'affection pour eux tant était grande leur capacité d'accueil discrète et chaleureuse, mais aussi parce qu'ils avaient une fille d'une douzaine d'années très lourdement handicapée. C'était la première fois que je voyais un enfant mongolien ce qui m'avait fortement impressionné et quelque peu mis mal à l'aise. J'étais par contre admiratif de voir avec combien d'amour ses parents s'occupaient d'elle, nous expliquant qu'ils l'aimaient encore plus que tous leurs autres enfants, conscients du fait que le médecin ne lui prédisait pas une longue existence...ce en quoi il ne s'était pas trompé. J'avais ici eu la joie de retrouver nos cousins Gino et Giani retournés au pays après leur expérience non concluante de l'émigration en France. Gino m'avait aussitôt pris en charge pour « faire le tour du village ». Incroyable ! De tous les gens que nous rencontrions dans la rue, il me disait qu'ils étaient aussi mes cousins ! Que de cousins ici alors que nous en avons si peu à Amans ! Il est vrai que lorsque les familles sont si nombreuses et que l'on se marie entre gens du village « tout le monde finissent par être cousins ».

Un autre événement majeur pour moi fut la rencontre avec mon grand-père paternel. Ce matin-là mon père m'avait emmené avec lui à la rencontre du sien dans son jardin à la sortie du village.

C'était le printemps et la haie de pommiers du japon qui bordait le jardin était toute fleurie. Je n'avais jusque-là jamais vu ce type d'arbustes aux grosses épines et aux belles fleurs rouges, si bien qu'aujourd'hui encore, chaque fois que j'en vois un je pense à la rencontre de mon grand-père. En nous voyant arriver, il n'avait pas semblé éprouver d'émotion ou de joie particulière. Je ne crois même pas avoir eu à l'embrasser et je ne me rappelle pas non plus avoir échangé quelques mots avec lui. Il faut dire que des petits-fils, il devait déjà en avoir une sacrée flopée !

Il avait directement entamé la discussion en bergamasque avec mon père tout en poussant sa brouette pleine d'herbe pour ses lapins. Mon père lui avait proposé de la pousser mais il avait refusé disant que sa brouette ne connaissait que lui. Il nous avait ensuite quitté à la porte de la maison de village de l'oncle Giuseppe et avait continué sa route pour « finir d'arriver » chez sa fille « la Giudita », chez qui il vivait depuis qu'il était veuf et avait transmis sa ferme à ses enfants aînés.

Bien sûr mon père m'avait amené « Sul Cherio » voir sa maison natale dont il nous parlait souvent. Nous n'avions fait que rentrer dans la cuisine mais de l'extérieur il m'avait montré les volets de la chambre au premier étage à laquelle on accédait par une échelle et dans laquelle il était né. Puis nous étions allés « à deux pas de là » sur la berge du Chério, le torrent « venu tout droit de la montagne ». Dans un fracas étourdissant, ses eaux déchaînées dévalaient la pente comme des folles, jouant inlassablement à saute-mouton avec les gros galets qu'elles continuaient à éroder et façonner depuis la nuit des temps.



La visite à la famille de Calcinate étant terminée, nous avons repris le train pour rejoindre à Vintimille notre groupe des pèlerins de Rome. Les douaniers italiens puis français nous avaient à nouveau emprisonnés dans les wagons pour les contrôles d'usage mais Scaravelli, habitué, n'avait pas réagi. Arrivés à Agen, le groupe s'était dispersé, nous avons pris la micheline pour arriver jusqu'à la gare de Goulens où Angelo nous attendait avec notre cheval Carli et sa carriole. Tout s'était bien passé à la maison durant notre absence et les choses allaient pouvoir reprendre leur cours normal, mais avec tellement de choses extraordinaires à raconter !

Deux ans plus tard, mon père reprendra le chemin de l'Italie pour accompagner son père dans les derniers instants de sa vie. Désormais nous n'avions plus de grands-parents mais cela ne nous avait fait ni chaud ni froid car tous pour nous n'avaient été que de purs inconnus.

... des conditions favorables ...

A leur arrivée en France mes parents avaient à l'évidence bénéficié de conditions très favorables pour leur intégration. Ils étaient arrivés dans un pays qui les attendait, qui avait besoin d'eux, de leurs bras et de leur savoir-faire. De race blanche et de religion catholique ils étaient arrivés ici pour travailler, pour faire vivre leur famille par leur seul travail à une époque où l'on ne connaissait ni Sécurité Sociale ni allocations familiales.

Parmi les conditions favorables à leur intégration, il y avait d'abord eu le fait qu'ils étaient des paysans comme tous leurs voisins avec qui ils pratiquaient l'entraide coutumière pour les travaux des champs. Par ailleurs, les fermes étant dispersées dans la campagne et les villages étant de taille modeste, il n'existait aucun îlot de regroupement des familles italiennes pouvant signaler leur présence, sauf à la messe du dimanche où ils venaient nombreux.

Sans jamais imaginer qu'ils pourraient un jour passer inaperçus parmi les français de souche, le souci de mes parents avait toujours été d'être acceptés avec leurs « marques de fabrique ». Cela les avait confortés dans la décision de ne pas demander leur naturalisation qui n'aurait qu'administrativement

fait d'eux des français. Nés Italiens, Italiens ils resteraient, mais avec la ferme volonté de pouvoir dans la vie de tous les jours être acceptés avec leurs différences dans la communauté française environnante. Pour ce faire, ils avaient adopté le principe de respecter les règles et lois du pays d'accueil sans émettre ni jugement ni critiques, respecter les us et coutumes du pays et observer les règles élémentaires de bon voisinage, et envoyer leurs enfants à l'école qui à leur tour les aideraient à améliorer leur français.

... une relève arrivant à point nommé ...

Avant la guerre, les italiens portaient majoritairement le poids de l'émigration dans l'opinion publique dans notre région, relayés par quelques rares Espagnols, Belges ou Suisses et plus tard les Portugais. Mais la relève la plus importante fut cependant amenée dans les années 1960 par les « Pieds-noirs » rapatriés d'Algérie qui bien que français ne furent jamais considérés tout à fait comme tels par les français de France. De plus, leur rapatriement rapide et massif avait eu pour conséquence un besoin énorme et urgent de construire des logements pour les héberger, ouvrant par là-même en grand la porte aux ouvriers portugais venus pour les construire. Ils étaient arrivés massivement en France dans tous les corps de métiers, vivant le plus souvent en communautés dans des bidons-villes en périphérie des grandes villes à proximité des chantiers. Ce fut l'époque où, soi-disant pour plaisanter, l'on disait que les Portugais étaient venus en France pour manger le pain des Espagnols.

... de l'intégration de leur descendance ...

Au cours des années, sans être totalement oubliées, les origines italiennes de mes parents s'étaient avec le temps estompées. Pour nous, leurs enfants, l'intégration avait été nettement plus facile car nous n'avions pas la difficulté de la langue, premier indice des origines italiennes de nos parents. Bien sûr nos noms et prénoms étaient toujours là pour nous rappeler nos origines mais il se trouvait toujours quelque circonstance pour nous les rappeler. C'est ainsi que durant mes sept années de scolarité au lycée Bernard Palissy à Agen, à une époque où j'avais encore la nationalité italienne, j'ai eu chaque année droit à la séance du recensement des étrangers. Ce jour-là, le censeur faisait irruption dans la classe, sans frapper ni saluer alors que maître et élèves se levaient spontanément. « Assis !... Y a-t-il des étrangers dans cette classe ? » Alors Maurice et moi-même, étions toujours les deux mêmes et les deux seuls à devoir lever la main, nous lever et décliner « nom, prénom et nationalité » sous le regard de nos trente camarades de classe tandis que le censeur enregistrerait ces précieux renseignements sur son registre avant de repartir comme il était arrivé. Il y avait bien aussi René dans notre classe qui aurait pu faire le troisième mais ses parents, comme beaucoup d'autres, « l'avaient fait naturaliser » afin de pouvoir bénéficier de la bourse d'études sans laquelle il serait resté travailler sur la ferme avec ses frères et sœurs.

Mais ce genre de situation s'était encore produite pour moi pourtant cinquante ans après ma naissance. Alors que j'avais laissé à mon bureau le numéro de téléphone de ma mère au cas très improbable où l'on aurait eu à me joindre durant mes vacances en Lot-et-Garonne. Or l'improbable s'était produit. En mon absence, ma mère avait pris la communication m'informant à mon retour qu'un certain « Bénargo », dont elle avait écrit le nom sur la bordure du journal, m'avait téléphoné. J'avais tout de suite compris qu'il s'agissait de mon directeur, que j'avais donc ensuite rappelé. Il m'avait confirmé la chose, me disant qu'il n'avait rien compris de ce que lui avait dit la personne qu'il avait eue au bout du fil ! Et d'ajouter : « je suppose que c'était la bonne espagnole de ta mère ? ».

« L'émigration italienne fut un phénomène majeur de l'histoire de la péninsule. Les italiens ont essaimé aux quatre coins du monde, emportant avec eux un peu de la culture de leur pays, leurs rêves et leurs espoirs, leur volonté de réussir sur une terre nouvelle.

Ce sont vingt-sept millions d'italiens qui ont ainsi quitté leur pays depuis l'unification de l'Italie en 1861 pour émigrer partout dans le monde où l'on avait besoin de main d'œuvre au niveau le plus bas de l'échelle sociale, pour y trouver du travail et se construire un avenir qu'ils espéraient meilleur

pour eux et pour leurs enfants. » (Philippe Foro)

Mes parents et grands-parents furent de ceux-là.

*Mise en forme par **Massy Storic** le 26 avril 2019*